

On a eu du mal

JÉRÉMIE GINDRE

On a eu du mal

ÉDITIONS DE L'OLIVIER

ISBN 978.2.8236.0176.3

© Éditions de l'Olivier, 2013.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

« Je me sentais si euphorique que je me suis fait
tatoquer MOMENTS FORMIDABLES sur le bras. »

Richard Ford, *Rock Springs*

Variété des passions

Au tout début, il y avait la cuisson à la marmite et c'était bon. On se rappelle une époque paisible. Maintenant les plus grands modèles de barbecues sont conçus pour intégrer leur propre remorque. Ils roulent comme ça, à cent vingt kilomètres-heure sur l'autoroute, tirés par un pick-up. La Prairie canadienne se reflète sur leur carénage chromé et on se voit dedans quand ils nous doublent. Le ciel d'été les teint en bleu.

À bord d'une Mercury Grand Marquis, une famille est sur la route des vacances. Ils vont dans un camping. Chaque été en partant de la banlieue de Regina, ils traversent le Saskatchewan. D'habitude, ils se rendent dans les Cypress Hills. « Les plus hauts reliefs entre les montagnes Rocheuses et le Labrador », répète toujours la mère. En fait, il s'agit d'un massif de collines plates culminant tout juste à quelques centaines de mètres au-dessus des plaines, couvert de conifères mais sans rien d'époustouffant. Au temps de l'Ouest sauvage,

cette région fut successivement un remarquable terrain de chasse pour les premiers trappeurs, un refuge pour les Indiens Blackfoot ou les trafiquants de whisky, le théâtre d'un massacre historique et le berceau de la Police montée du Nord-Ouest. Un siècle et demi plus tard, les Cypress Hills sont un parc naturel idéal pour les loisirs, comprenant une dizaine de campings. Cette famille loue régulièrement une place dans celui de Spruce Coulee, au bord d'un lac artificiel. Les rives boisées s'y reflètent dans l'eau formidablement lisse, comme pour illustrer la page Juillet d'un calendrier.

Mais cette année ce n'est pas là qu'ils vont. Exceptionnellement leur but est plus loin, dans l'Alberta. Ils viennent de dépasser une silhouette sombre au sud de l'autoroute transcanadienne et, en toquant sa vitre, le père a dit : « Regardez, les Cypress Hills.

– Les plus hauts reliefs entre les montagnes Rocheuses et le Labrador.

– Sans nous cette année ! »

Sur la banquette arrière, leur fils Paul n'a pas commenté cette information. Depuis le début du trajet, il écoute de la musique au casque. Son menton est appuyé sur sa main, ce qui déforme sa bouche. Son genou nu dépassant

d'un short de sport suit approximativement le rythme d'une chanson de R'n'B plutôt destinée aux filles. Son nez n'est pas encore gras, parce qu'il n'a que douze ans. La visière de sa casquette touche la fenêtre et il la gratte doucement en regardant passer les pick-up sur la voie rapide. Ce sont en majorité des GMC Sierra ou des Chevrolet Silverado. Des modèles récents noirs, blancs, bronze ou bordeaux. Plusieurs tractent de longues caravanes Keystone aux noms conquérants : Everest, Montana, Bullet et maintenant Avalanche. Leur ombre couvre la Grand Marquis pendant les longues secondes que dure le dépassement, achevant de signifier leur domination sur une famille qui voyage en berline et s'obstine à camper dans une tente igloo. C'est comme ça depuis cinq heures et il en reste bien trois jusqu'à Drumheller.

Il ne s'agit pas de leur premier séjour dans la Capitale Mondiale des Dinosaures. Six ans plus tôt la famille y avait passé un week-end, au retour d'une cousinade à Calgary. Sur les conseils insistants de plusieurs parents, ils avaient fait le crochet par Drumheller. La ville était déjà parée du Plus Grand Dinosaur du Monde réalisé en fibre de verre sur le modèle d'un T-rex femelle agrandi quatre fois, à l'intérieur duquel on peut grimper par la

patte, le ventre, le cou, jusqu'à sa gueule grande ouverte sur le panorama. De là, on voit un paysage râpé, tout en ravines désertiques. Ce sont les Badlands canadiens : un défilé de dépressions arides qui ont taillé les couches géologiques aussi proprement qu'un mille-feuille. En creusant comme ça, l'érosion a découvert un patrimoine exceptionnel de fossiles et d'ossements. Sur les deux kilomètres en amont de la vallée de la Biche, on en a ramassé comme des champignons.

Sous prétexte qu'ils étaient fatigués par le voyage, la famille avait à l'époque renoncé à visiter le Royal Tyrrell Museum et ses remarquables collections de paléontologie. À la place ils avaient traîné dans les rues de Drumheller, mangeant des glaces. La veille, à peine remis des festivités de la cousinade, ils s'étaient pourtant arrêtés sans hésitation au musée du Chien de Prairie de Torrington. Ils avaient rigolé en découvrant les petits dioramas dans lesquels les rongeurs empaillés étaient déguisés en musiciens de jazz, en pompiers, en chasseurs de canards. Donc ce n'était pas qu'une histoire de fatigue. À dire vrai, la mère craignait que son fils soit effrayé par la vision de tant de squelettes surgis du fond des âges. Comment interpréter tous ces os blanchis, ces énormes

orbites vides, alors même que Paul n'avait qu'une très vague idée de la mort? Comment expliquer la disparition des dinosaures à un enfant qui joue à cache-cache, faire passer l'idée d'extinction massive? Sans compter que ces bêtes se mangeaient entre elles. Tout bien pesé, la mère avait préféré maintenir encore un peu son enfant dans l'imaginaire flouté de créatures bedonnantes et vaguement cocasses.

Malgré ces précautions, Paul avait ensuite traversé une phase aigüe de la dinomanie habituelle aux garçons. Puis d'autres choses avaient pris le dessus. Les coquillages tropicaux, les vignettes autocollantes, les objets brillants. Des passions incompréhensibles aux parents, qui avaient décidé de ne pas s'en mêler. Les années passaient, de longs hivers à se réjouir du prochain été. La routine du mois de juillet dans les Cypress Hills s'était installée.

Par souci de renouvellement, la question de savoir s'ils allaient faire quelque chose d'autre cette année s'était quand même posée, début mai. Sous le coup d'une soudaine inspiration, la mère avait suggéré de retourner une fois à Drumheller, pendant que Paul était encore enfant. En entendant ça il eut envie d'éclater d'un rire maniaque, de jeter son bol de céréales par terre et de hurler qu'il n'en avait

rien à foutre des dinos. Quand on lui demanda si ça lui ferait plaisir il avait pourtant dit oui, pensant que ce serait toujours mieux que se retrouver coincé encore une année dans les sapins, à chasser des mulots avec un prétendu arc en attendant que sa mère termine sa mosaïque.

Il y a cent cinquante ans, les pommes de terre étaient tranchées épaisses et cuites dans de grandes casseroles. Les chips voyaient le jour. Elles étaient sans arôme, juste salées. C'était rustique. Si certains fabricants ont aujourd'hui décidé de revenir à la cuisson traditionnelle à la marmite, c'est parce qu'on pense que dans le passé les choses étaient bien faites. Elles prenaient beaucoup de temps. On avançait à tâtons, doucement, avec prudence. La Terre tournait autour du Soleil et sur elle-même, l'axe légèrement décalé pour les saisons. La Lune comptait aussi. Dans l'Univers les forces allaient librement, dans tous les sens, aussi longtemps qu'elles voulaient. Alors, accomplir n'importe quoi prenait un temps fou. Préparer des amuse-gueules : compter au moins une journée. Conquérir l'Ouest : un bon siècle. Creuser un canyon : cinq cents millions d'années ! Et toutes ces époques durent

encore aujourd'hui, parce qu'on aime bien les rejouer. Le temps de cuisson des pommes de terre, le temps des dinosaures, le temps des pionniers. Ce passé est maintenu en vie dans les fabriques de chips, dans les musées, dans les restaurants.

Celui où mange la famille est ainsi placé sous l'égide du western. Dans la mesure où la vallée doit son occupation à la ruée vers le charbon, cette thématique est légitime. Il y a vraiment eu ici des saloons, des chapeaux, des chevaux. Cette histoire aboutit sur une ambiance, quelque chose de pittoresque et d'apprécié. En plus la décoration n'est pas excessive: les propriétaires se sont débarrassés des crachoirs, le trophée de cerf provient bien d'un animal chassé là et si l'on a mis des roues de chariot en guise de barrières, c'est parce qu'il en traînait partout dans les collines. Les murs sont tapissés d'anciennes photos et de coupures de journaux, qui attestent que ce lieu a bien existé. Il a été ouvert, fermé, rouvert. Il a eu ses bals, ses bagarres, ses tournois de poker et sa mascotte. C'était un cheval miniature, offert au patron par un ouvrier qui avait eu pitié de lui à la mine. Sa santé était devenue fragile et il était mignon. Il se promenait dans la salle en quémendant des caresses, des cornichons. Les clients lui

faisaient boire de la bière pour rire. Sa présence avait fait la réputation du saloon dans tout le comté. Et puis un jour une femme appela les services d'hygiène, qui imposèrent leur verdict : pas de chevaux dans les bars.

Pendant que son père termine sa salade, Paul gratte le dossier de sa chaise avec son index. Les autres tables sont occupées par les habitués motards, qui raffolent de ce genre d'étape. Sa mère consulte des prospectus touristiques sur la région des Badlands, récoltés devant la porte des toilettes. De temps en temps, elle communique son enthousiasme pour une attraction. « Écoutez ça : il y a encore un authentique moulin à vent par ici ! On peut le visiter tous les samedis.

– Excellent.

– Ils ont même un atelier pour enfants.

– Ah non !

– Tu peux construire ton propre moulin en bois.

– Je t'ai dit : non !

– Bon, bon, j'ai compris. Ce n'est pas toujours facile de savoir ce qui va te plaire, à toi. Il y a un rallye de voitures d'époque aussi. Tout un tas de modèles américains, anciens et classiques. Ah non, attendez, c'était le week-end passé.

– Dommage.

– Par contre on tombe à pic pour *La Passion des Badlands*! Ça commence mardi!

– C'est quoi, cette passion?

– *La Passion*, enfin! C'est un spectacle qui raconte les derniers jours de la vie de Jésus. C'est joué en extérieur, dans un cirque naturel. Regardez-moi ce décor! Ça doit être magnifique: *En juillet, transportez-vous 2 000 ans en arrière et vivez les événements qui ont changé le cours de l'Histoire, dans un décor unique.* Ça dure trois heures, avec une pause.

– Quoi, trois heures!

– *Classé dans le Top 100 des attractions en Amérique du Nord.* Ça vous dit?

– On fait ça.

– C'est obligé?

– Absolument.

– Bon, allez, en route.

– Il reste combien?

– Rien du tout, même pas une heure.

– Une heure!

– Même pas. Et si je me souviens bien, le bout qu'il nous reste est magnifique. Un vrai canyon, comme dans les films. »

Plus on s'approche, plus on dirait la Lune. Le sable fin compacté, érodé en mottes dures, plisse partout comme de la peau d'éléphant. Chaque pente est lignée horizontalement de strates gris clair, brun cuir, rose pastel, et creusée verticalement de sillons se succédant comme un million de fesses alignées. Quand son père arrête la voiture pour sortir prendre une photo de la vallée, Paul ose le dire : « On dirait des culs.

– S'il te plaît, enfin !

– C'est vrai.

– Parle pour toi. On peut y voir toutes sortes de choses. Moi je dirais plutôt : les rides d'un visage marqué par les années. Les joues d'une belle grand-mère. Non ? C'est la magie du paysage. Tu te souviens du rocher en forme de chaussure chez tante Esther ?

– Non.

– VENEZ VOIR ! VENEZ ! IL FAUT TOUCHER ÇA !

– Chéri, on y est presque, est-ce qu'on peut aller s'installer d'abord ?

– Ah là là, vous ratez quelque chose. C'est super dur, mais ça s'effrite comme du sucre ! Magnifique.

Réalisation : PAO Éditions du Seuil
Achévé d'imprimer par Corlet, Imprimeur S.A.
14110 Condé-sur-Noireau
Dépôt légal : août 2013. N° 0175
N° d'imprimeur : XXXXX
Imprimé en France

